

Finalement, elle se dirige vers Alexandre à qui elle avoue danser dans cette salle magnifique depuis trois soirs. Elle demande à son frère de partir en tournée avec elle. Alexandre lui dit qu'il est venu la chercher parce qu'il est temps de rentrer. « La danse c'est toute ma vie, tu le sais, toi, pourtant ». La spécialiste, par écran cathodique interposé, suit les échanges entre Alexandre et Cassiopée.

Alexandre vient pour parler à Cassiopée de son accident, elle ne tolère même pas qu'il en prononce le mot. Un personnage inquiétant s'insinue derrière Cassiopée, c'est son imprésario. Alexandre le trouve dégoûtant. Il lui fait peur. Il a entre les mains un contrat à long terme qu'il veut faire signer à Cassiopée. Elle hésite. L'imprésario s'approche et devient menaçant, Alexandre prend Cassiopée pas la main et l'entraîne dans le corridor jusqu'à l'escalier par lequel il était arrivé. Ils courent pour échapper à l'imprésario.

Alexandre parvient à convaincre Cassiopée de revenir à la vie. Pour une seconde fois ils trouvent le courage, à deux, de venir au monde. Ils sont accueillis par quatre ou cinq visages masqués qui accompagnent la spécialiste. Ils ont tous bien vu de leurs yeux la main de Cassiopée rejoindre celle d'Alexandre et n'en reviennent tout simplement pas. Cassiopée ouvre les yeux et esquisse un sourire. Elle est sauvée.

Raymond Beaudet

UNE ODEUR DE RÉSINE

À peine les yeux entrouverts que j'entends vaguement au loin un bruit familier. Quelque part tournent déjà les mailles d'acier à un rythme cadencé. Ils doivent être deux à se relancer la tirade, à se cautionner de manière énergique. Deux vaillants défricheurs pas très loin s'activent dans une forêt ensommeillée et sereine, me dis-je!

Le bûcher m'attend, il m'interpelle. À peine arrivée à l'orée du bois, j'aperçois déjà les grands arbres élancés vers le ciel qui montent la garde. Ils semblent me faire signe dans la brume du petit matin. La première épinette est là, majestueuse, prête au sacrifice. Lentement, je tire sur la corde qui se tend. Un grondement connu retentit aussitôt, régulier, égal, presque lancinant. J'introduis lentement la lame de métal dans la chair offerte et minutieusement je découpe une encoche à l'oblique, suivie d'une entaille plus profonde à l'horizontale. L'épinette penche doucement du côté attendu. Traversé en son cœur, elle s'affale d'un seul coup, évitant les têtes avoisinantes. Le sang tambourine à mes tempes, l'enthousiasme est à son comble. Nerveuse, surexcitée, j'assiste à l'affaissement du géant!

De la fissure monte une odeur de résine qui se répand dans tout le boisé environnant. Bientôt c'est tout l'abattis qui embaume. Le soleil perce à l'horizon. Un calme étrange règne tout autour, le boisé attend le prochain sacrifié. Je regarde devant moi le mastodonte effondré, me déplaçant graduellement vers la base exposée. Une à une, je sectionne les branches encore humides de rosée, prenant bien soin de les raser près du tronc. Les épines lustrées s'écartent et se rangent de chaque côté.

Il s'agit maintenant de débiter le colosse de manière réfléchie, soit en tronçons de quatre pieds bien mesurés. Un bois blanc laiteux apparaît sous chaque tranche, elle se dorera un peu plus, au fil des heures, les ardents rayons du soleil pénétrant de plus en plus la clairière dénudée.

Le petit creux s'est installé, il persiste, il s'acharne même! Ce qu'il est bon le banal sandwich au poulet! Il apporte bienveillance et réconfort à l'estomac dans les talons. Il apaise le frisson, rétablit les sucres et déploie la chaleur bienveillante aux membres endoloris.

De nouveau sur le qui-vive, du travail à finir! Graduellement, la corde monte, s'étend, s'alourdit. Les muscles se gonflent aussi, et la fatigue s'amplifie, mais la satisfaction les domine. Il presse de rentrer, l'heure de l'apéro bien mérité est venue!

Denise Riendeau

SUR LE CHEMIN DE L'ÉCOLE

Pendant six ans, je fréquentai l'école primaire du rang Saint-Pierre à Saint-Isidore. Nous demeurions à plus de deux kilomètres de l'école. Nous voyagions à pied matin et soir. Mais quand février arrivait avec sa poudrière, papa attelait la grise à une longue « sleigh » à patins. Nous nous installions, assis sur une épaisse peau de carriole, serrés les uns contre les autres. Plusieurs de nos amis profitaient aussi de ce transport.

Cette année-là, février avait été particulièrement neigeux. La route se laissait deviner par une suite de balises, elle s'étirait au gré des creux et des bosses dessinés par le vent. Le « snowmobile » passait le dimanche pour le rendez-vous hebdomadaire à l'église du village; l'énorme carapace bleue de ce mastodonte tanguait sur la neige durcie telle une nef des mers perdue en pleine tempête; le vent du nordet nettoyait aussitôt la large traînée, seul signe de son passage. Mais quand nous reprenions le chemin de l'école, au début de la semaine, nous comptions toujours sur notre père pour nous y conduire.

Un jour, la route nous joua un vilain tour. Le froid était mordant et le vent d'hiver soufflait une poudrière cinglante. Pour les enfants, ce n'était pas un temps à aller jouer dehors, mais pas question de manquer un jour d'école. Chaudement vêtus, nous sommes montés sur la « sleigh ». J'étais avec ma sœur Pierrette, mes cousines Diane et Danielle, ainsi que mes frères Roch et Yvon. Papa déploya sur nous une chaude couverture de laine. Le vent la collait sur nous, la moulant autour de nos têtes, curieuse cargaison qui multipliait les formes les plus bizarres.

La grise prit la route lentement. Papa la mena tout le long d'un tracé devenu cahoteux à cause de nombreuses lames de neige. Sous la couverture, les conversations allaient bon train. Mais voilà que pour mon père, cela devint de plus en plus difficile. Pour franchir un énorme banc de neige, il pressa plus fortement le cheval qui s'élança avec un bon coup de collier, nous faisant glisser à l'arrière du traîneau, échoués au beau milieu de la route, peau de carriole et couverture de laine comprises. Empilés les uns sur les autres, riant à qui mieux mieux, nous nous sommes débarrassés de la couverture. Mon grand frère cala sa tuque et remonta sa « crémone ». Il partit à la poursuite de l'attelage, de la neige jusqu'à mi-cuisse. Pendant ce temps, nous criions à tue-tête, le vent entortillant nos appels, les emportant avec lui pour les perdre à jamais. Finalement, mon père se rendit compte de la perte de sa charge. Il nous aperçut, embourbés, nous enfonçant dans la neige, tout en traînant les couvertures, minuscules gnomes au dos rond, chargés de notre précieux sac d'école et tout saupoudrés de neige.

Nous reprîmes enfin place dans le traîneau. Le reste du trajet fut moins mouvementé. Arrivée à l'école, je me dépêchai de rejoindre mes amies pour leur raconter notre mésaventure. J'oubliai vite le mauvais temps et la froidure. Ma journée commençait bien. J'aimais l'école. Je travaillai sérieusement toute la journée. N'empêche qu'au moment du retour à la maison, j'éprouvai un petit frisson de plaisir en voyant arriver mon père qui guidait la grise dans la cour de l'école.

Gisèle Allen

J'AURAIS VOULU ÊTRE UN HOMME...

Depuis quelque temps, il m'arrivait souvent de penser que j'aurais voulu être un homme, mais, je n'ai jamais osé le mettre sur papier. Aujourd'hui, après réflexion, je me lance, je le fais pour moi-même.

On constate que les hommes et les femmes se livrent souvent une lutte de pouvoir. Que l'on soit homme ou femme, il arrive toujours un moment où l'on en arrive à envier l'autre sexe. Pourquoi? Cette question m'amène à une réflexion personnelle et je dois admettre, sans pudeur, que parfois, **j'aurais voulu être un homme!**

Dès mon enfance, j'ai compris assez vite que je n'étais pas dans le bon *clan*. À ma naissance déjà, il y a de ça une soixantaine d'années, on espérait que je sois un garçon. Hélas! Quelle déception! Une fille venait de faire son apparition dans cette jeune famille rurale. Voyez-vous, un garçon, ça aurait été plus utile pour les travaux de la ferme. Toutefois, cinq autres filles devaient naître avant que le garçon tant attendu daigne enfin venir combler cette longue attente. Sachez que ça ne nous a pas empêchées, nous les faibles filles, de vaquer à toutes les tâches saisonnières que nécessitaient les travaux de la ferme. On faisait tout pour avoir droit à la reconnaissance de la part de nos parents, faisant les petits *gars* plus souvent qu'à notre tour. Pour avoir leur force physique qui nous aurait aidées à accomplir les travaux, **j'aurais voulu être un homme!**

En même temps, il fallait apprendre les premiers rudiments du rôle de la femme. Les tâches ménagères ne manquaient pas, le ménage, l'aide à la préparation des repas, la vaisselle, etc. Surtout, il fallait apprendre, par nécessité, à devenir de vraies petites mères en prenant soin de nos sœurs et frères qui se suivaient à un an près, et cela, jusqu'au compte de dix. J'ai compris très tôt que la femme était au service de l'homme et par surcroît être docile et résignée. L'homme était le chef de la maison, la femme, la soumise. Nous, les filles, étions éduquées à devenir « des servantes ». Le beau rôle, c'était l'homme qui l'avait. Combien de fois j'ai vu les hommes aller s'asseoir après les repas familiaux pour jaser alors que les femmes se ruaient sur la vaisselle et les chaudrons! Encore aujourd'hui, cette coutume a tendance à se poursuivre. J'ai toujours ressenti que cela était injuste! À cette époque, **j'aurais voulu parfois être un homme!**

Qu'on l'admette ou pas, je pense que si on peut échapper à notre culture, on reste profondément accroché à notre première éducation reçue. Durant mon enfance, des principes et des valeurs très religieuses m'ont été inculqués. Il y avait des choses qui se faisaient et d'autres pas, surtout pour les filles!

Quelle différence il y aurait eu pour notre famille d'avoir sept garçons et trois filles, au lieu de sept filles et trois garçons? Les filles auraient-elles moins travaillé à la ferme, auraient-elles été plus instruites?

À cette époque, les seuls garçons et filles qui étaient instruits sont ceux qui ont fait des prêtres et des religieux.

Dans les régions rurales, l'instruction, même pour les garçons, n'était pas très importante. Rendu, qu'ils savaient écrire et compter un peu, cela était suffisant pour prendre la relève sur la ferme.

Dans mon entourage, aucun garçon ne fut assez instruit pour travailler à des postes supérieurs, comme médecin, avocat, président de compagnie.

Chez nous, lorsque la troisième enfant de la famille était toute jeune encore, j'ai entendu mon père dire : « celle-là, ce sera ma p'tite religieuse ». C'était prestigieux d'avoir un prêtre ou une religieuse dans sa famille. Que n'a-t-on pas fait au nom de la religion? C'était du « ben bon monde! ». Hélas! Je ne pouvais pas être un prêtre, car, **je n'étais pas un homme!**

Suite à une remarque faite par une connaissance à un certain moment, j'ai pensé pouvoir répondre au désir de mon père, surtout que j'avais peur de ne pas être heureuse dans un mariage futur. M'ayant fait croire que j'avais la vocation, mon séjour en communauté fut une belle expérience mais j'ai vite compris que je n'avais pas la vocation. Sauf une de mes sœurs, nous les filles de la famille, nous n'avons pas eu la chance de nous faire instruire. Jamais, notre père n'aurait accepté que ses filles s'éloignent du toit familial. Il avait peur qu'elles deviennent de mauvaises filles, ainsi, il pouvait mieux nous contrôler. **J'aurais Voulu être un homme!**

Aujourd'hui, pour la plupart, elles sont devenues des femmes qui ne possèdent pas d'autonomie financière. Elles n'ont pas eu le loisir d'apprendre un métier qui leur aurait permis d'atteindre l'indépendance et la liberté de choisir leur vie. Est-il possible qu'un père possessif ait à ce point changé le destin de ses filles? Avec le recul du temps, je pense être entrée au couvent pour faire plaisir à mon père.

À l'époque de ma jeunesse, un événement qui pourrait sembler anodin m'a profondément marquée. Un soir d'été, je me suis fait reconduire après mon travail par un jeune homme jusqu'à la porte de la maison familiale. J'ai eu le malheur de bavarder quelques minutes en écoutant de la musique dans la voiture.

Avant d'entrer, mon père est entré dans une colère épouvantable en imaginant que le pire pouvait arriver, là, devant sa porte. Mes sœurs ont eu connaissance de cette colère, et à partir de ce jour-là, la révolte s'est installée en nous. Encore aujourd'hui à chaque fois que j'entends dire qu'une femme a été battue, violentée et même violée, ce sont mes tripes qui crient. Souvent je réalise que beaucoup de garçons semblent avoir tous les droits sur les femmes et tout connaître sur la sexualité. Quelle injustice! À cette époque je me suis sentie ignorante et marquée par une éducation empreinte de peur et de religion. En pensant à tout cela, une sourde colère monte en moi et inévitablement l'impuissance fait place à la colère. *Ce soir-là, si j'avais été un homme j'aurais « sûrement réagi ».* **Que j'aurais donc voulu être un homme!**

À ce moment-là, je recherchais l'amour et désirais fonder un foyer. Mon vœu a été exaucé. Après mon mariage, comme c'était la coutume, si j'avais été un homme, j'aurais eu la possibilité de prendre la relève de mon père sur la ferme. Comme j'étais seulement une femme, la ferme est passée sous mon nez.

Que de fois, j'aurais voulu être un homme!

Parfois à certains moments, le désespoir me replongeait au creux de la vague et je m'interrogeais sur le but de ma vie. Mon éducation ne m'avait pas préparée à prendre des initiatives et des décisions; on m'avait appris à devenir une servante soumise. Ayant atteint la quarantaine, vers les années 1990, tout comme ma sœur, pour me valoriser, je me suis donnée la possibilité d'aller étudier afin d'avoir un métier et une autonomie financière. Après que mes enfants eurent quitté le nid familial, j'ai dû m'ouvrir à autre chose et j'ai fait des études pour avoir un certificat afin de travailler comme préposée aux bénéficiaires. Ce fut très ardu, il m'a fallu me battre pour apprendre et me secouer pour me prendre en main. Avec les années, j'ai fini par développer cette autonomie tant désirée. Je comblais en partie mon désir d'être **égale à un homme.**

J'ai suivi des cours qui m'ont apporté beaucoup sur le plan personnel. Je me suis impliquée dans des associations qui m'ont permis d'évoluer et de me valoriser. J'ai évalué mes forces et mes faiblesses. J'ai pris conscience de mon potentiel et de mes besoins. Par contre, je me suis rendue compte que si l'on change, ça déstabilise les autres; ils ne te reconnaissent plus et ça les dérange... Souvent, je me suis heurtée à des remarques de la part des gens me disant que j'étais agressive! J'ai constaté, à maintes reprises, que si l'on dit d'un homme qu'il est agressif, on le flatte et on le compliment, car on remarque chez lui sa force de caractère et sa détermination. Par contre, si cette observation s'adresse à une femme, la connotation et la signification prennent alors un tout autre sens.

On insinue plutôt qu'elle a mauvais caractère, qu'elle n'est pas correcte et qu'elle doit sûrement être difficile à vivre. Pour avoir droit aux mêmes qualités, **que j'aurais voulu être un homme!**

Dans le couple, il arrive souvent que l'épouse devienne un peu la mère de son mari. N'entendons-nous pas plusieurs hommes s'adresser à leur femme avec l'appellation « maman »? À l'époque, la femme forte voyait à tout. C'était l'image que j'ai gardée de ma mère. En 1960, après mon mariage, j'ai vécu dans la même pensée que cette dernière. Alors, j'ai tout contrôlé : paiement du loyer, faire les achats nécessaires à ma famille, faire des économies pour des temps plus durs. L'épuisement physique, moral et émotionnel a eu raison de la femme forte que je croyais être. Je me suis sentie de plus en plus dévalorisée et petit à petit je me suis laissée dominer. Comme tous les hommes du temps, l'important était qu'il soit le pourvoyeur et ait tous les droits. Oui, **que j'aurais voulu être un homme!**

Un jour, j'ai rencontré des personnes qui sans s'en rendre compte, m'ont aidée à voir clair dans ma vie et dans mon rêve enfoui. Une femme, en particulier, m'a appris à exprimer par l'écriture, ma frustration au sujet du rôle de l'homme dans la société. Je n'avais plus rien à perdre. Je l'ai fait aveuglément. Petit à petit, j'ai appris à m'affirmer et en même temps j'ai pris conscience que je ne pouvais plus continuer à laisser quelqu'un d'autre *empiéter* sur ma vie. J'ai pris conscience qu'entretenir une haine envers les hommes n'apporterait que ma destruction. J'ai opté pour le *pardon*, mais avant de comprendre et accepter le tempérament de certains hommes, le cheminement a été pénible et déchirant.

J'essais de me convaincre que je mérite d'être bien et mieux aimée. À force de lutter pour ma survie et défendre ma place comme femme, j'en arrive à porter un regard critique sur le rôle des femmes dans la société. Je constate bien des choses et je dois avouer que je me sens bien impuissante face à ce qui se passe. Je crois qu'à ce stade de ma vie, je ne me répète plus tellement **que je voudrais être un homme.**

Certaines situations de la vie quotidienne nous démontrent que le pouvoir appartient en grande majorité aux hommes. Qui dirige en politique? Qui dirige les milieux financiers? Qui dirige la vie municipale? Qui dirige le monde des affaires? Etc.

Serait-ce que notre culture ne favorise pas l'accès à l'éducation pour les filles et qu'on en valorise l'importance seulement pour les garçons? Serait-ce que les modèles des rôles féminins ne poussent pas les jeunes filles à vouloir accéder à des postes administratifs? Si certaines femmes ne s'impliquent pas, serait-ce parce qu'on ne leur a pas inculqué l'idée qu'elles pourraient le faire!

Leur place dans la société est-elle encore d'abord choisie en fonction de leur vie amoureuse ou du rôle féminin qui se veut avant tout maternel? Je connais des femmes qui ont sacrifié une carrière parce qu'elles ne pouvaient plus arriver à assumer la double tâche. Peut-on encore, en arriver à de telles conclusions en 2009? Hélas! Oui. On peut constater que le pouvoir ne se donne pas, il se prend!

En ce qui me concerne, j'ai appris à faire face à certaines frustrations, à accepter de me tromper et de ne pas vouloir être « parfaite » tout en gagnant une plus grande confiance en moi. Aujourd'hui, j'ai compris et je tente de vivre dans mon quotidien le fait que je n'ai pas à « sauver » les autres. Ils sont les seuls responsables de leur propre vie. Moi, j'ai bien assez de la mienne à vivre, sans vivre celle des autres.

Ma vie n'a pas été pire ni meilleure que celle de bien d'autres. Je ne veux pas me présenter comme une victime. Je pense m'être réconciliée avec mon corps de femme que j'aime aujourd'hui et je suis fière de ce que je suis devenue. Je crois aussi qu'on retrouve des gens forts dans les deux sexes. Toutefois, je continuerai à lever le ton à chaque fois que les hommes continueront à parler du sexe féminin comme d'une *chose* qui leur appartient de droit. Moi aussi, je crois que pour l'égalité il ne faut pas abuser des différences établies par les hiérarchies.

À mon avis, la cause des femmes est loin d'être gagnée et comme le disait Johanne Côté, humoriste, « Ça fait juste 59 ans que les femmes du Québec ont le droit de faire un X. Avant, on pouvait faire des tartes, des enfants, des confitures, mais pas de X ». Je pense de plus en plus, que la femme doit « oser » et faire entendre sa voix si elle se sent heurtée dans son identité. Je sais aussi que trop de femmes encore choisissent de se taire; elles restent muettes pour « acheter » la paix. Je dois admettre qu'il y a encore en moi une petite tendance à « vouloir le pouvoir de l'autre », mais maintenant je veux plutôt concentrer mon énergie à devenir solidaire de la cause des femmes. Avec le temps et la maturité, je crois être devenue une femme accomplie et en même temps un homme agressif. Adam et Ève sont réunis. Maintenant, ma priorité n'est plus « le désir d'être un homme ».

Mais de m'aimer comme je suis!

Louiselle Lagrange

LES ENFANTS BLESSÉS

Ils ont des silences
Qu'ils veulent qu'on devine
Ils ont des attentes
Que personne n'imagine
Les enfants blessés...
Le cœur plein de cicatrices
Bien dissimulées sous leur désinvolture
On les croit souvent pleins de vices
Et malheureusement, on les juge
Les enfants blessés...

Traversant en marge notre société
Ils font souvent couler bien des cancons!
Que nous sommes vite à marginaliser
Ceux qui appellent à l'aide pourtant...

Ils ont des espoirs nerveux
À demi noyés dans leurs yeux
Ils ont des rêves si beaux
Écrasés jusqu'à leurs os
Les enfants blessés...
La tête pleine de guerres
D'affrontements, de batailles
Dissimulés avec misère
Dans leur vie en pagaille
Les enfants blessés...

Vous les voyez tous les jours
Ils sont tout autour de nous
Nous n'entendons pas leur chant si lourd
Les espoirs, leurs rêves trop flous...
Ils sont à toutes les rues
Qui traversent votre cœur
Vous ne les remarquez pas plus
Que vous ne sentez leur peur...

Peut-être ne veut-on pas voir
Leur détresse tantôt dissimulée
Tantôt provocante à l'extrême...
Peut-être ne veut-on pas voir
Ce désespoir qui vient remuer
Nos propres peurs, nos problèmes...
Peut-être ne veut-on pas savoir
Que nous sommes aussi des éclopés
D'une enfance sans « Je t'aime »...

Nous avons tous des blessures, plus ou moins profondes, de notre enfance qui ont fait de nous des « adultes-enfants » sur bien des facettes de notre vie présente. Les peurs qui nous ont marqués dans notre enfance sont toujours aussi réelles et aussi terrifiantes tout au long de notre vie si nous ne nous décidons pas à leur faire face et les régler une fois pour toutes. Personne d'autre que nous ne pourra nous redonner la paix et l'espoir ainsi que toute la délivrance que par peur, on retient suite à des blessures d'enfance. Mais ce n'est pas toujours facile à faire. Plus la blessure est profonde, plus on l'a dissimulée dans une vie de fausseté et plus on a peur aussi de l'affronter. Alors, ça sera plus difficile à ébranler tout ce que l'on créé comme balises pour nous reconforter, pire, pour nous soutenir. Mais aussi combien plus grande sera la délivrance, plus grande sera la vie qu'on trouvera, plus grands seront les espoirs retrouvés. Plus grande sera la joie de se trouver. Et croyez-moi, cela vaut la peine de vivre pleinement tout le reste de notre vie, même si nos années qui auraient dû être les plus belles sont déjà passées.

En mai 2009, j'ai lancé un livre qui parle de tout cela. Il s'intitule « Moi, la guitare blessée ».

Colette Marcoux

PUBLICATIONS DES AUTEURS MARIVERAINS

2002 à 2009

Michel Jacques	➤ Mémoires d'été et d'automne	2002
	➤ Les mots se défilent	2005
Michel Desmarais et Marie Turmel	➤ Les mille murmures	2002
Ville de Sainte-Marie	➤ Un présent du passé	2003
Jean-Nicholas Vachon	➤ L'archipel des sorcières	2004
Marcel Marcoux et Réal Giguère	➤ Répertoire des décès et sépultures	2005
	➤ Répertoire des mariages	2006
Club mariverain de Généalogie	➤ Répertoires des naissances	2006
Fernande Jacques	➤ Ancêtres de Narcisse Jacques et ses descendants	2004
Salim Karsh	➤ Mémoires d'un beauceron venu d'ailleurs	2005
	➤ Salim se dévoile	2007
Emery Marcoux	➤ Le temps, l'espace et moi	2005
Raymond Beudet	➤ 29, rue des Remparts	2005
	➤ Dans un mois, dans un an	2008
Diane Faucher-Jacques	➤ Nous les Pierrette	2006
Claude et Diane Jacques	➤ Ancêtres et descendants d'Ernest Jacques	2006

Audrey Marceau	➤ Les Paladins de l'orage	2006
Katy Marceau	➤ La Prédiction de la voyante	2006
	➤ La nouvelle résolution des chats	2008
	➤ Baie le poulain sauvage	2008
Louiselle Lagrange	➤ Ouverture d'une fenêtre sur ma vie	2006
Madeleine Drouin	➤ Faites que mes parents meurent	2006
Yolande St-Hilaire	➤ À cœur ouvert	2006
	➤ Le Père Noël raconte	2009
Stella Talbot	➤ Mon passé empreint de beaux souvenirs	2006
Jean-Marc Labbé	➤ Si vieillesse savait	2007
Colette Marcoux	➤ La Sécheresse	2007
	➤ Moi, la guitare blessée	2009
Jeannine D. Vallée	➤ Le jardin de mes souvenirs	2008
Jean-Robert Pelchat	➤ Généalogie des Pelchat	2008
Lisette Nadeau-Vachon	➤ Valeurs non monnayables	2008
Denise T. Grenier	➤ La sacrée chaise	2008
Marcel Marcoux	➤ Le patrimoine scolaire de Sainte-Marie	2008
Annie Drouin	➤ Du haut de la falaise	2009
Joanne Perreault	➤ Le cri d'une chamane	2009
Ville de Sainte-Marie	➤ Écrits mariverains	2002 à 2009